

Francis Berthelot

# Le Serpent à colerette

(nouvelle extraite de recueil *Forêts secrètes*)



e-Bélial



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier à l'adresse **e.belial.fr** en en fixant vous-même le prix.

Retrouvez tous nos livres numériques sur

**e.belial.fr**

Discuter de ce livre, signaler un bug ou une coquille,  
rendez-vous sur les forums du Béliat'

**forums.belial.fr**

*Cette nouvelle a précédemment été publiée dans le recueil Forêts secrètes.*

ISBN PDF : 978-2-84344-278-0

ISBN ePub : 978-2-84344-279-7

Parution : octobre 2010

Version : 1.0 – 22/10/2010

© 2010, le Béliat', pour la présente édition

À Goc,  
père d'Isacaron.

## 1.

Au pays des Forêts Secrètes se trouvait jadis, en bord de mer, une petite ville austère et gaie nommée Gurmance. Les maisons, blanchies à la chaux, avaient des colombages de couleur, des fenêtres aux carreaux minuscules, des balcons fleuris de colchiques et des toits dont les tuiles vertes luisaient au soleil. Des ruelles pavées de galets serpentaient entre le vieux port, la place des kermesses, l'hôtel du bourgmestre et la chapelle des Trépassés. Et, dans les cent boutiques qui s'y égrenaient, on vendait de la céramique, du drap, des sarcloirs, du pain bis, des ex-voto, des tranches d'espadon et des poupées de cire.

L'une de ces maisons avait été baptisée la Chaumière Bleue, car, bien qu'arborant des poutres d'un bel azur, elle était couverte non de tuiles mais de chaume. Un marin pêcheur, Renaud des Îles, y vivait avec sa famille. Ses ancêtres, venus des archipels de la mer des Glaces, s'étaient installés à Gurmance un siècle plus tôt. Avec sa barbe blonde et son teint brûlé par le soleil, c'était un homme de cœur, qui affrontait les épreuves de la vie avec un sourire inaltérable. Tout le monde, en ville, savait qu'il était bon époux, bon père, et que pour soutenir un ami en péril, il n'eût pas hésité à défier jusqu'au dragon des Sept Gouffres.

Sa femme s'appelait Annelore. Aussi brune qu'il était blond, gracieuse à ravir, elle passait, selon la loi des femmes de pêcheur, de longues journées à l'attendre, tandis qu'il traquait en mer le congre d'argent et le saumon d'or. Pendant ce temps, pour ne pas penser aux récifs ni aux tempêtes, elle laissait ses doigts courir, inlassables, sur son métier de dentellière. Et, qu'on lui commandât napperons, bonnets, mouchoirs ou tabliers, elle les ornait de motifs si admirables qu'on repartait de chez elle ébloui, en répétant à la ronde qu'elle était la plus habile brodeuse du canton.

Ils avaient deux enfants : une fille et un garçon. L'aînée, Prunelle, âgée de huit ans, avait hérité des beaux cheveux bruns de sa mère. Mais ce qu'on admirait surtout chez elle, c'étaient ses yeux, d'un violet profond rappelant celui des quetsches. D'où ce nom de Prunelle que son père lui avait donné le premier matin. Pour le reste, c'était une fillette

rieuse et grave, aussi adroite à fabriquer un collier de coquillages qu'à retrouver un dé à coudre en haut d'un nid de pie.

Son frère cadet, Vivien, avait sept ans. Il était blond comme son père, et aussi ébouriffé qu'un chardon. Dans tout Gurmance, il n'y avait pas plus espiègle. Toujours à se faufiler sous les haies, taquiner les chats errants, planter des ajoncs dans les seaux de palourdes, se cacher entre les casiers à homards, inventer mille farces pour mettre le quartier en émoi. Et quand on parvenait à le garder à la maison, c'était pire encore. On trouvait une musaraigne dans la corbeille à ouvrage ; des escargots entre les piles de linge ; le sextant paternel au fond du garde-manger ; et ainsi de suite. Au demeurant, c'était un brave petit bonhomme.

Lorsque Renaud partait en mer, Annelore, anxieuse, suivait longtemps le bateau des yeux. Un grain, un coup de roulis, un écueil... Cent catastrophes pouvaient se produire. Mais ces jours-là, le bambin accumulait tant de facéties qu'elle finissait par se déridier. Parfois même par rire avec lui. Après quoi, elle reprenait le napperon en cours, et tic ! tic ! tic ! faisait vaillamment danser navette et fuseau.

D'ailleurs, son mari lui disait toujours :

« Tu n'as pas à t'inquiéter : qu'il grêle ou qu'il tonne, je serai de retour avant Noël. »

Cette année-là, pourtant, alors que sous ses doigts fleurissaient étoiles et rosaces, une autre voix lui rappelait ce qu'il lui avait chuchoté, quelques semaines plus tôt, juste avant de lever l'ancre :

« Le ciel me paraît bien noir, à l'ouest. Et, la nuit dernière, j'ai eu un rêve singulier. D'ordinaire, je ne crois pas aux rêves. Mais là... Je ne sais pas. Si le soir de Noël, à minuit, je ne suis pas rentré, c'est qu'il me sera arrivé malheur. Je voudrais que tu me fasses une promesse. »

Jamais il ne lui avait parlé ainsi. Ensuite, se reprenant, il l'avait embrassée, consolée, rassurée. Mais depuis, cette voix ne la laissait pas en paix. À tel point que, malgré le soin qu'elle donnait à son ouvrage, elle ne cessait de s'emmêler dans ses fils.

La semaine avant Noël, il fit un temps épouvantable. Un à un, les bateaux rentrèrent à Gurmance, les voiles en lambeaux, le mât brisé. Seul celui de Renaud manquait encore. Le dernier matin, il y eut une éclaircie et Annelore courut à la digue pour scruter l'horizon. Du navire aimé, pourtant, aucune trace. Elle resta de longues heures à attendre. Puis, au milieu de l'après-midi, le ciel se couvrit à nouveau et des éclairs commencèrent à déchirer les nuages, plus sombres d'instant en instant.

Le cœur lourd, elle regagna la maison et se mit en devoir de préparer le repas de Noël. La terrine de praires. La poularde aux cèpes. La bûche de châtaignes. Il rentrerait dans la soirée, elle en était sûre ; enfin, elle essayait de l'être... Car chaque heure qui passait la voyait plus anxieuse, plus maladroite, tendant l'oreille au moindre bruit, incapable de cacher aux enfants l'angoisse qui la tenaillait.

« Il est tard, leur dit-elle enfin. Allez dormir. Je vous réveillerai dès que votre père sera là. »

Quand elle fut seule, le temps lui parut encore plus long. Une pluie glacée battait opiniâtement les carreaux. Elle avait beau rajouter du bois dans la cheminée, elle ne cessait de frissonner. Au bout d'un moment elle jeta un châle sur ses épaules et, pensant ainsi se calmer, s'assit au coin de l'âtre avec le napperon qu'elle était en train d'achever. Tout en travaillant, elle se répétait une comptine qu'elle chantait autrefois à Prunelle pour l'endormir :

Dentelle bleue, dentelle blanche,  
Ramène-moi un bateau d'or,  
Avec un beau marin à bord,  
Le regard couleur de pervenche.

Le son d'une cloche la fit sursauter. Un coup... Deux coups... Une goutte de sang rougit le napperon. Trois... Elle comprit qu'elle s'était piquée. Quatre... Cinq... D'un geste machinal, elle porta son doigt à sa bouche. Six... Sept... Les coups résonnaient dans sa tête. Huit... Neuf... Dix... Elle ne respirait plus. Onze...

Douze.

« Oh, mon Dieu ! gémit-elle, en se prenant le visage entre les mains, tandis que son ouvrage glissait à terre. Il ne reviendra plus, maintenant... Jamais plus ! »

Elle se mit à pleurer et resta ainsi, seule, prostrée, devant la cheminée où les bûches s'éteignaient peu à peu.

À une heure du matin, la cloche sonna de nouveau. Elle tressaillit et regarda autour d'elle... Personne. Ses larmes se remirent à couler. Mais au bout d'un moment, les paroles de Renaud lui revinrent à la mémoire. Alors, tâchant de se ressaisir, elle s'essuya les yeux avec courage.

C'était à elle de tenir sa promesse, à présent.

En haut du vieux buffet de chêne, elle prit deux petits paquets enveloppés de papier doré. Ensuite, une bougie à la main, elle entra dans la chambre des enfants. Elle posa le bougeoir sur la table de chevet et tira une chaise pour s'asseoir entre leurs lits. Bien éveillés l'un et l'autre, ils la considérèrent en silence.

« Votre père ne rentrera pas... cette nuit, leur dit-elle d'une voix qui s'étranglait. Mais comme c'est Noël, je vais vous donner un cadeau tout de suite. De sa part. Pour que vous sachiez combien il vous aime. »

Elle mit un paquet sur chaque édredon et, en s'efforçant de contenir son chagrin, les regarda dénouer les rubans.

À la lueur de la bougie, ils découvrirent deux petits animaux taillés dans une pierre d'un vert profond comme l'océan : une grenouille pour Prunelle et un lézard pour Vivien.

« Ils sont en malachite, expliqua Annelore, la gorge serrée. Votre père les a ramenés de très loin. Pour vous porter... vous porter... bonheur. »

Sa voix se brisa dans un sanglot. Vivien, qui jouait déjà avec son lézard, ne s'en aperçut pas. Mais Prunelle, que tourmentait l'absence de Renaud, la regarda fixement... et comprit la vérité.

Alors, son menton se crispa. Sa bouche se mit à trembler. Et de ses yeux, ses grands yeux violets, deux larmes coulèrent en silence.

## 2.

Trois années passèrent.

Bien souvent, durant ces trois années, Annelore crut entendre la porte de la maison s'ouvrir et les pas du disparu résonner sur le carrelage. Mais ce n'était que le vent. Ou le craquement des murs. Ou encore les loirs qui se battaient au grenier... Jamais elle ne revit Renaud des Îles. Seules les vagues lui rapportèrent, un matin, la proue déchiquetée de son bateau, comme pour lui confirmer le naufrage.

Alors, selon la coutume des veuves de Gurmance, elle enferma ses beaux cheveux dans un bonnet couleur cendre, et s'habilla désormais tout en noir.

Les enfants, eux, continuaient à grandir. Pourtant, on ne pouvait imaginer frère et sœur plus dissemblables. Et, au grand désarroi de leur mère, on les voyait maintenant — eux qui, jadis, s'entendaient si bien — se quereller du matin au soir, comme si la mort de leur père les avait rendus ennemis.

À onze ans, Prunelle paraissait déjà une jeune fille. Svelte, les traits fins, elle promettait d'être encore plus jolie que sa mère. Mais si, par jeu, il lui arrivait de piquer un myosotis dans ses tresses, un charme autrement touchant émanait de ses yeux graves. Elle se rendait compte que pour les élever, elle et son frère, Annelore travaillait à en tomber de fatigue. Alors, par tous les moyens, elle s'appliquait à l'aider, balayant la grande cuisine, rangeant les chambres, astiquant les minuscules carreaux des fenêtres, préparant fèves, lard et herbes odorantes pour la soupe du soir. D'année en année, elle s'astreignait davantage à ce rôle d'adulte. Et elle ne s'autorisait plus, sinon en rêve, à laisser rire la petite fille qui était en elle.

Vivien, à l'inverse, mal dans ses dix ans, courait les champs, les quais et les ruelles comme un vagabond. Bien qu'il n'en parlât jamais, son père lui manquait cruellement : certains jours, depuis une grotte du bord de mer, il passait des heures à lancer des cailloux vers les vagues, les dents serrées. Pour le reste, de mèche avec les pires polissons de Gurmance, il revenait un soir avec un œil poché ; un autre, les vêtements en lambeaux ; un

autre encore, tellement crotté qu'on l'aurait plongé tout habillé dans la bassine. Sans parler du garde-champêtre qui le ramenait par l'oreille, pour avoir truffé de pièges le bosquet des lièvres blancs. Ni du diacre furibond qui, pendant la grand-fête de la mer, l'accusa d'avoir volé une barque pour pêcher les calmars sacrés. Bref, ses gamineries d'antan avaient pris de l'envergure, et il menaçait de devenir un vrai garnement.

Tout cela, Annelore s'en rendait bien compte. Seulement, elle n'arrivait pas à y remédier. Pour faire vivre la maisonnée, il lui fallait tant travailler qu'elle n'avait plus la force, le soir, d'élever la voix. Et surtout, la mort de Renaud l'avait brisée. Lorsque, la nuit venue, elle dénouait son bonnet devant le miroir, elle ne comptait plus — bien qu'elle fût encore jeune — les mèches blanches dans ses cheveux. Mais elle ne pouvait que souffler sa bougie en priant l'âme du défunt de lui venir en aide.

Alors, c'était Prunelle qui tentait de réformer son frère. Et comme elle n'avait qu'une sagesse de onze ans, chaque remarque dégénérait en dispute, l'aînée se mettant en colère, le cadet ripostant avec effronterie, jusqu'à ce qu'ils se séparent, fâchés.

« Tu es infernal, disait-elle. Tout ce qui t'intéresse, ce sont tes jeux de voyou. Que les autres aient des soucis, tu t'en fiches bien !

— Ne piaille pas si fort, rétorquait-il. Tu vas faire éclater les carreaux.

— Enfin, ce canard : tu ne l'as pas maltraité, au moins ?

— Bah... Je lui ai un peu tordu le cou. Et alors ? Tôt ou tard, il aurait fini dans la marmite.

— Mais il appartenait au père Guillaume ! s'écriait Prunelle au bord des larmes. Quand Maman rentrera, il va venir se plaindre. Lui réclamer trois écus, au moins. Où les trouvera-t-elle ?

— Trois écus ? Pour ce squelette à plumes ? Sottises ! Et puis, arrête de pleurnicher : tu as l'air d'une vieille chandelle.

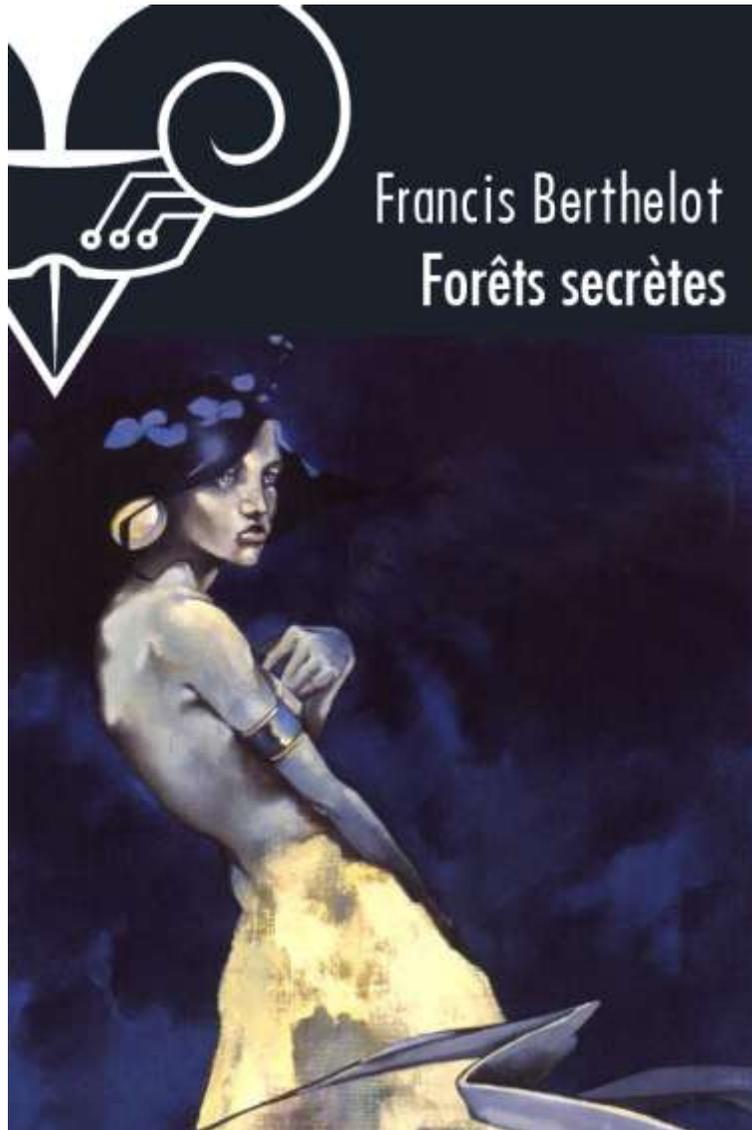
— Et toi, comment peux-tu être si crasseux ? On dirait un tas de fumier ! Même un chien te jetterait hors de sa niche... »

À la tombée de la nuit, lorsqu'Annelore rentrait, éreintée, son panier à dentelles sous le bras, elle les trouvait ainsi, rageurs, méchants, prêts à se battre comme des chats sauvages. Elle les contemplait un instant sans rien dire. Puis, tandis qu'ils allaient boudier chacun dans son coin, elle secouait la tête avec amertume en laissant choir son ouvrage près de la cheminée.

« Mes pauvres enfants, soupirait-elle. Vous ne serez donc jamais raisonnables ? »

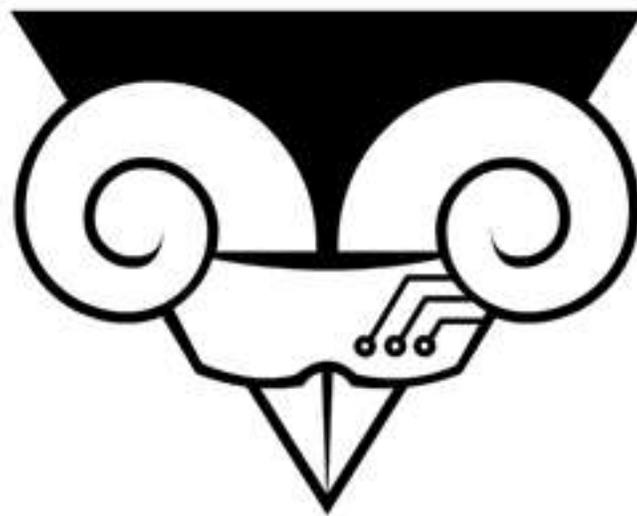
Et, après avoir remué les braises avec le tisonnier, elle ajoutait d'une voix triste, sans chercher de quel côté étaient les torts :

« Si votre père était encore là, il aurait honte de vous. »



## [Forêts secrètes](#)

8 nouvelles, 139 pages, 6,00 €  
Disponible sur [e.belial.fr](http://e.belial.fr)



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur

[e.belial.fr](http://e.belial.fr)

Discuter de ce livre, signaler un bug ou une coquille,  
rendez-vous sur les forums du Bérial'

[forums.belial.fr](http://forums.belial.fr)